



Printemps, l'automne scripturaire de Rachid Boudjedra

Dr. Saïd SAÏDI

Université Batna 1

Centre de l'Enseignement Intensif des Langues

Les défis signifient toujours par rapport à leur temps. L'affirmation est encore plus prégnante en littérature, la discipline étant naturellement dotée d'une grande faculté d'altérité prospective. Quand ces défis s'étendent aux conceptualisations humaines, aux affects, aux philosophies des vies, à l'Histoire surtout, les enjeux deviennent éminemment cruciaux.

Teldj, l'héroïne de « *Printemps* », multi championne de course d'endurance, le 400 m. haies, émancipée dans sa tête comme dans son corps, - elle est enseignante de littérature à l'université et homosexuelle - mais ballotée par une Histoire impitoyable, où le printemps, saison du renouveau vivifiant, loin d'être humide, pluvieux et fécond, se pervertit à tel point que l'humidité est sanguine, la pluie balistique, le renouveau mortel.

Lorsque même aux homosexuels, il faut des partenaires étrangers, c'est que l'indépendance et la liberté sont encore loin. Et il n'est point salutaire de compter sur l'un des plus grands écrivains pour une quelconque réponse aux multiples défis se dressant devant une société en perte vertigineuse de repères. L'automne s'installe durablement dans les esprits et la littérature de certaine contrée. Où serait donc le printemps ?

Mots-clés : *récit, savoirs, connaissances, langue, fiction.*

To tell by learning, to learn by telling

Challenges always mean their time. The affirmation is even more significant in literature; the discipline being naturally endowed with a great faculty of prospective alterity. When these challenges extend to human conceptualizations, affects, philosophies of life, especially history, the issues become eminently crucial.

Teldj, the heroine of "Spring", multi-time champion of endurance racing, the 400 m. hedges, emancipated in her head as well as in her body, - she is a professor of literature at university and homosexual - but wagged by a ruthless history, where the spring, season of renewal invigorating, far from wet, rainy and fertile, it is so perverse that the humidity is bloody, the rain is ballistic, the renewal is deadly. When even homosexuals need foreign partners, independence and freedom are still far away. And it is not healthy to count on one of the greatest writers for any answer to the multiple challenges facing a society in a vertiginous loss of landmarks. Autumn settles durably in the minds and literature of certain countries. Where would spring be?

Keywords: *Narrative, Knowledge, Language, Fiction.*

« Un beau livre, c'est celui qui sème à foison les points d'interrogation. » (Cocteau)

Les défis signifient toujours par rapport à leur temps. L'affirmation est encore plus prégnante en littérature, la discipline étant naturellement dotée d'une grande faculté d'altérité prospective. Quand ces défis s'étendent aux conceptualisations humaines, aux affects, aux philosophies des vies, à l'Histoire surtout, les enjeux deviennent éminemment cruciaux.

Printemps de Rachid Boudjedra campe parfaitement cette situation de plus en plus fréquente dans le monde moderne : le mythomane est à ce point schizo-phrène qu'il finit par croire définitivement à ses propres mensonges. La psychologie n'a sans doute pas encore forgé de terme pour désigner cet état où le mensonge devient réalité. C'est pourquoi la littérature s'en empare. Et investit durablement la fiction. Celle-là même qui légitime toutes les affirmations, ainsi que les vastes délires. La véracité tombe, et le texte crée la sienne propre. Avec plus ou moins de bonheur. Plus ou moins de rigueur.

L'un des théoriciens de la littérature, Tzvetan Todorov, pour corroborer cette vue de l'esprit et ces considérations sur cette vénérable discipline, cite Northrop Frye selon lequel :

« Dans toutes les structures verbales littéraires l'orientation définitive de la signification est interne. En littérature, les exigences de la signification externes sont secondaires, car les œuvres littéraires ne prétendent pas décrire ou affirmer, et donc ne sont ni vraies ni fausses ... En littérature, les questions de réalité ou de vérité sont subordonnées à l'objectif littéraire essentiel qui est de produire une structure verbale trouvant sa justification en elle-même ; et la valeur désignative des symboles est inférieure à leur importance en tant que structure de motifs reliés. »¹

Soit. Mais il arrive, aux œuvres littéraires de s'inscrire dans des moments d'accélération de l'Histoire où, la réalité est tellement dense, pesante, qu'elle en devient prégnante sur la fiction. Et l'écart maximal, habituellement réalisé par l'écriture entre le monde et les faits racontés, décrits, pensés, s'amenuise au point de se confondre et, l'écrivain le plus expérimenté, le plus talentueux, fût-il l'enfant terrible d'une littérature spécifique, elle-même fille naturelle de l'Histoire, devient funambule sans le savoir, sans s'en rendre compte. Et perd le bénéfice du légendaire et salutaire filet dont les auteurs disposent, l'ancrage historique, contemporain, se déroulant pratiquement en temps réel, devient très sensible, généralisé, ouvrant sur l'inconnu, explosif, déclenchant des passions plus explosives encore, car là s'anéantissent le luxe immense du recul et l'incomparable confort intellectuel du jugement différé.

Et l'Histoire ne s'accélère, les faits ne s'emballent que quand les événements deviennent des secousses telluriques et vont de plus en plus vite, au point, grâce au monde des médias et à cause du désormais irrémédiable village planétaire, de tenir le monde entier en haleine.

Tel est l'ancrage historique de « *Printemps* », ces mouvements de révoltes vécus par certains pays arabes, annonçant un espoir qui n'en est pas encore un ; ces révolutions, désordonnées, anarchiques, - comme tout ce qui se fait sous certaines latitudes – ont surpris le monde entier, y compris leurs commanditaires qui n'en espéraient certainement pas tant. Qu'un écrivain ayant une large audience s'empare du sujet n'a aucun sens, du moins aucune portée artistique et créative. Quand la réalité s'impose et implose la fiction, l'écriture qui se voulait une écriture de l'urgence devient celle du retard, et les précurseurs ne sont que de piètres retardataires.

Mais citons l'œuvre :

« Teldj était donc partagée, préoccupée, presque perplexe par rapport à cet entourage qui lui répugnait et qui l'attendrissait en même temps. À travers cette situation des gens d'en face, elle réagissait par de longues méditations solitaires sur l'état chaotique du monde, le nombre incroyable de guerres qui dévastaient le xx^e siècle et la précarité de l'homme engoncé dans le malheur et la pauvreté courant derrière cette chimère de la réussite matérielle et cette mythologie du bonheur, les bras ballants et se trimbalant dans les pays des autres, sans aucune lucidité. Aucune autocritique. Aucune curiosité. Aucun humour. »²

Grande phrase qui ouvre une très large perspective sur une réflexion philosophique, mais en même temps lieu commun et relais de tous les discours vains, mortifères des enthousiasmes et curieusement, plus les hommes lisent et entendent ce genre de propos, plus ils y croient et deviennent frénétiques dans l'exercice et l'illusion de pouvoir vivre véritablement ce mythique bonheur. Les médias, une certaine littérature, cultivent, accentuent, décuplent même cette illusion en transformant l'immédiateté en culte et la hâte en croyance fondamentale.

Autre lieu commun :

« Elle appelait cette tombée de la nuit, le moment safran d'Asie. Safran couleur des bonzes égayant la foule asiatique généralement habillée de bleu foncé ou de noir strict. Elle avait en effet passé deux années en Chine, à enseigner la langue et la civilisation arabes à

l'Université de Shanghai, grâce aux échanges culturels. Depuis, la Chine l'obsédait, la fascinait. Elle n'arrivait pas à s'en libérer. »³

La Chine. Tout le monde en parle. Cet immense pays devient l'arrière-plan de tout ce qui se dit, de tout ce qui se fait dans le monde d'aujourd'hui. Teldj aussi y va enseigner la littérature arabe. Dans le cadre des « *échanges culturels* ». Autre lieu commun donc. Le lecteur se retrouve en terrain familier. Il entend la Chine, Shanghai, la couleur safran des bonzes mais il ne connaîtra de la Chine que May, improbable étudiante homosexuelle et ses étreintes surannées et fausses, discordantes avec celles de Teldj. Que les échanges culturels servent au moins à quelque chose.

Deux lieux communs d'une banalité affligeante, après l'ouverture du roman sur les voisins de Teldj, courtiers en bourse et en affaires, vautours avides, agglutinés sur un pays immense de richesses et de désordres. Rien que du commun. Pourtant une incision érudite, mais courte sur Maimonide en partant du mot perplexe. Qui fait naître la perplexité chez le lecteur habitué à l'érudition de Rachid Boudjedra, développant de longues pages, poétiques à souhait, à partir d'un mot, d'une idée. Troisième lieu commun, encore plus affligeant, ce long passage, digne d'un quotidien moyen, n'ayant jamais effleuré la moindre inspiration :

« Une corruption qui faisait des états riches des pays pauvres, et l'Algérie n'y échappait pas qui avait vu apparaître depuis l'indépendance, ou plus exactement, depuis ce ratage de l'indépendance, des classes de nouveaux riches goulus, mal fagotés, souvent analphabètes, souvent anciens collabos, mais roulant dans des voitures colossales et vivant dans des maisons-bunkers d'une laideur architecturale épouvantable, de trois et quatre étages, et sur lesquels ils continuaient toujours d'ajouter d'autres étages, en en faisant de véritables buildings disgracieux, monstrueux, énormes, hérissés de barreaux de fer en guise de fenêtres pour bien cacher leurs femmes et y fourrer leur trouille. »⁴

Printemps semble faire de l'érudition de Rachid Boudjedra une réduction aux stéréotypes usés de mépris et d'ignorance : il cite Ibn Batouta et Mohamed El Amraoui pour illustrer « *la misogynie musulmane* ». Comme si dans l'œuvre de ces deux auteurs il n'y avait que ces deux passages. Pour un autre lieu commun des plus décourageants.

Paradigmes

N° 04 – janv.

2019 | 32

Il est vrai que cette érudition apparaît quelques pages plus loin, faisant découvrir au lecteur Oulog Beg, le vice-roi de Samarkand, homme d'état donc, mais plus encore homme de sciences et érudit continuateur de l'œuvre de Ptolémée :

« Oulog Beg cet astrophysicien qui construisit entre 1424 et 1429 le plus grand observatoire d'étoiles – long de plus de soixante mètres – et détermina les coordonnées de 1018 étoiles complétant ainsi les travaux de Ptolémée réalisés entre 100 et 170 ; conçu des modes de calcul pour prévoir les éclipses et mesura l'année stellaire... »⁵

Rachid Boudjedra avait sans doute pour objectif de citer Oulog Beg lui-même et son obsession antireligieuse fuse, s'infiltrer dans son roman, de manière récurrente :

« Les religions se dissipent comme le brouillard, les royaumes disparaissent, mais les travaux et les recherches des savants s'inscrivent dans l'éternité. »⁶

À croire que l'illustre astrophysicien n'aurait dit que cela. Affirmation boiteuse, qui ne peut émaner d'un esprit scientifique, tel que celui d'Oulog Beg, cartographe pionnier du ciel et des étoiles. Esprit à même de comprendre que rien ne s'inscrit dans l'éternité, pas même les recherches et les découvertes qui disparaissent à leurs tours, au bout d'un certain temps. Sinon pourquoi l'Histoire, l'archéologie, les musées... Et circonstances aggravantes, cette longue parenthèse érudite, choisie pour accuser la religion musulmane de tous les maux, est incise dans la description d'un acte de pédophilie, en l'occurrence le viol ou la tentative de viol sur Teldj, âgée alors de sept ou huit ans. Quand la haine est viscérale, elle en devient incontrôlable : l'auteur fait psalmodier des versets coraniques au violeur au moment de l'accomplissement de son acte ignoble :

« La brute a – maintenant – les yeux fermés et ne cesse de psalmodier des versets coraniques. »⁷

Un chapelet à la main en prime :

« Sort un chapelet de sa poche (...) il se met à l'égrener avec une voix de stentor et à réciter, à nouveau, des versets coraniques. »⁸

Rachid Boudjedra récidive et associe le Coran, du moins sa lecture, à l'acte de chair, où la culpabilité ne résiderait pas dans le fait, mais dans la religion :

« Ses amies faisaient l'amour avec elle en vertu d'un certain code, d'un certain rite, d'une certaine honte et d'une certaine négation de leur propre corps. Il y avait de tout dans cette nomenclature de la superstition. Ainsi, elle surprit l'une d'elles en train de lire des versets du coran avant de faire l'amour. »⁹

Il est bien vrai que la littérature est le domaine de prédilection de la fiction et que cette dernière ne s'embarrasse pas de scrupules, ni de barrières d'aucune sorte, mais même la fiction la plus tolérante ne saurait accepter une telle mauvaise foi, un tel mépris, une malveillance aussi sournoise, ce fanatisme fielleux.

Il n'y a que les êtres boursoufflés d'auto flagellation pour maintenir un tel acharnement contre une religion monothéiste, ayant émancipé à ce point l'humain et convertit de grands noms de la science et du savoir modernes.

Pour les lecteurs d'autres horizons, ces passages relèveront de la délectation sans doute et renforceront une homophobie savamment orchestrée depuis des décennies par des médias, des pseudos penseurs et autres intellectuels de pacotille, tous érigés en spécialistes de domaines inexistantes dans la réalité pour les besoins d'une émission préfabriquée pour la consommation immédiatement abêtissante des foules, à l'occasion d'événements tout aussi préfabriqués.

Est-on en droit de franchir aisément la ligne improbable séparant la réalité de la fiction ? Assurément. Quand l'auteur lui-même la transgresse. Le lecteur, même au sens de lecteur modèle d'Umberto Eco, se doit d'aller à la rencontre de l'écrivain. À partir du moment où à l'initiative de ce dernier, l'amalgame est fait entre la réalité et la fiction, toutes les lectures deviennent permises.

Même si sous des dehors dénonciateurs, Rachid Boudjedra fustige « *les médias étrangers dont la perversion sémantique n'a pas de limites* » lorsqu'ils nomment les mouvements de révoltes populaires « *Printemps arabe* », « *Révolution de jasmin* », en revenant au sujet plus longuement et détaillant cette imposture, il n'en imite et n'en adopte pas moins la posture car tout au long de l'œuvre, la religion, le Coran, l'Islam, voués aux gémonies, accusés de tous les maux et de toutes les monstruosité humaines constituent le socle sur lequel s'agglutinent un délire malsain et une imagination pathogène faisant de « *Printemps* » un roman relevant de la littérature babillarde et obsessionnellement répétitive, au lieu de faire de l'écriture la voix sacrée des muses et de l'esprit. L'auteur tourne en rond et au lieu de multiplier les joies et réduire les peines, il multiplie les peines et anéantit les joies. Parce que Teldj est une créature – le personnage est hautement improbable – non de l'esprit mais des relents nauséabonds du ressentiment envers tout.

Pourtant, à Salim, épistémologue érudit, père démissionnaire et quelque peu négligent de Teldj, l'auteur fait dire ces paroles ô combien judicieuses :

« (...) lorsque ce sont les autres qui fabriquent vos propres concepts, c'en est fini. »¹⁰

épisodes de l'Histoire, bafouée, dévoyée, réifiée, comprimée dans les vaines ambitions d'hommes sans scrupules et suppôts du mal gratuit et lâche :

« (...) d'autant plus que l'une des raisons qui a déclenché la Première Guerre mondiale de 1914 avait pour cause la convoitise du Maroc, donc, par l'Allemagne et la France. Le Maroc qui allait devenir finalement un protectorat français. Les livres d'Histoire ont toujours omis cet élément important et ont focalisé les causes de cette Première Guerre sur la Serbie et l'assassinat de l'archiduc d'Autriche à Sarajevo. »¹

L'enfant terrible de la littérature algérienne d'expression française récidive, avec « *Printemps* », dans la provocation pure, se voulant constructive, car elle seule sait relever les défis, après les avoir suscités. L'œuvre, spiroïdale, carapace de gastéropode toujours vivace dans l'esprit des lecteurs, ou s'élançant avec la fougue et la fascination des pur-sang d'un mythique haras, chemine tumultueusement dans des bribes d'Histoire tourmentée, hallucinée, démultipliée par les événements récents connus par le monde arabe, exacerbée encore plus par l'insertion de titres de presse, technique scripturaire chère à Dos Passos. Avec pour toile de fond une sexualité brute, sans érotisme, fougueuse comme il se devait et comme il en a toujours été avec Rachid Boudjedra, dans une société hypocrite en tout et spécialement dans l'acte générateur de la vie.

Alors même que la thématique générale est grandiose et peut sembler sublime, du moment que des peuples, certains parmi les plus riches de ce monde moderne, ayant un adossement culturel, philosophique, de savoir plusieurs fois millénaire, veulent accéder à un degré supérieur de conscience et de liberté, demandent à décider d'eux-mêmes et de leur devenir, de leur destins au prix de répressions sanglantes, gratuites, et humainement misérables – surtout parce que perpétrées par des hommes de la même condition sur leur semblables, divisés par des pouvoirs ridicules d'indigence intellectuelle, risibles d'incompétences chroniques et généralisées. Rachid Boudjedra opte pour des bifurcations surprenantes, insolites. Il érige en travail scripturaire une tumescence verbale artificielle et méthodiquement, corrode son récit, ne le laissant jamais se détacher, seul, libre, sur une aire suffisamment importante pour échapper à son emprise et ainsi, brise cette érudition à fleur de texte, cette possibilité de demeurer au sommet de la crête. Il fait retomber l'ampleur de son roman dans des creux et s'infiltrer dans des interstices, assurément déjà explorés. L'écriture devient hallucinogène, s'aliène, délire, et la déraison s'installe : Teldj se souvient de pratiques sacrificielles relevant de la démence, pour exorciser sa tante Malika d'une nymphomanie irrépressible. Souvenirs qui s'étendent sur des pages entières, débouchant à chaque fois sur un démenti

laconique, couperet tranchant net ces divagations malheureuses parce qu'inutiles :

« (...) parce qu'il n'y eut jamais, en réalité, de sacrifice du coq noir (...); "Car en réalité il n'y eut jamais un sacrifice de coq à Mchou-nèche !" »¹²

Il est vrai que toute littérature est essentiellement fabulatrice. Motrice est la fable dans l'écriture de la fiction, mais dans ce cas, l'alentour, le monde, voient naître des brasiers, soufflés par les vents des manipulateurs de toutes les espèces, les convoitises de toutes les bassesses, menaçant d'incandescence et d'inflammabilité. Le premier brasier étant une immolation, devenue, depuis, incontournable dans l'Histoire.

Sans doute Rachid Boudjedra répondait-il à l'interrogation intellectualiste et théorique d'Umberto Eco :

« Si les mondes narratifs sont si confortables, pourquoi ne pas tenter de lire le monde réel comme un roman ? ou bien, si les mondes de la fiction narratives sont si petits et trompeusement confortables, pourquoi ne pas chercher à construire des mondes narratifs qui soient aussi complexes, contradictoires et provocateurs que le monde réel. »¹³

L'ingrédient de base de la provocation, conduite et attitude permanente de Rachid Boudjedra, réside sans doute dans la capacité polygraphique de l'auteur comme en témoignent ces pages sublimes sur une explication cosmique des révolutions :

« Elle concevait la révolution, ou elle l'a pressentait – plutôt comme le mouvement d'un mobile imaginaire qui, parcourant une courbe fermée, passe et repasse successivement par les mêmes points, n'en finit pas de passer et repasser et dont elle sait confusément qu'il est la définition même de la révolution d'un point de vue philosophique, physique, astronomique et conceptuel, et dont les manifestants ne sont que des particules microscopiques jetés là parmi des milliards d'autres particules virevoltant comme des grains de poussière dans le soleil blanc (...) »¹⁴

L'écriture se devait, une fois cette cime et cette crête atteintes, d'y demeurer, en suspension dans les hauteurs éthérées de la créativité et non chuter dans la trivialité d'une passion physique stérile, obnubilant l'esprit de Teldj et de Nieve sa partenaire espagnole exilée en Algérie par le chômage et la crise économique épidémique en Europe :

« Et les deux femmes déchaînées n'avaient plus aucune conscience politique ou sociale du monde, aucun rapport avec la réalité qui les cernait de toute part dans cet espace ouvert sur la lumière, le ciel, la ville

prodigieuse et cette insupportable baie échancrée, ouverte sur ses 360 degrés. Presque obscène ! »¹⁵

L'esprit, sublimé dans beaucoup de passages, et ces considérations cosmiques sur les révolutions, cèdent l'espace narratif et la trame textuelle au sexe, à l'homosexualité plutôt. Encore de la littérature à la sauce hormonale. Ce doit être le piteux palliatif de l'écriture en rupture d'inspiration. Ce doit être aussi le refuge de ceux, dépassés, rattrapés par une gloire factice, un renom frelaté, une réputation surfaite qui n'ont plus rien à dire mais continuent à écrire, par l'inertie des scories du dire. Si la littérature hormonale exprime ce qui est tu c'est qu'elle est doublement inutile. Elle est prétexte et elle n'apprend rien. N'est-il pas plus profitable que la littérature se donne comme objectif d'apprendre ce que nul ne sait ? Cette littérature de l'impudeur fonctionne à outrance, et, pour peu que la nudité s'affiche, certaines contrées deviennent généreuses, accueillante, ouvertes, attentives au moindre bruissement de l'humain comme en témoigne l'anecdote de Alya, jeune égyptienne, reçue en héroïne parce qu'elle a montré son anatomie :

« (...) une jeune Égyptienne (Alya) s'était déjà fait photographier complètement nue par son petit copain ! mais très vite elle quitta le pays et s'installa à Stockholm avec les honneurs, les bourses, les refuges politiques VIP, etc. »¹⁶

L'esprit cède le pas encore plus devant l'attitude empreinte de crétinisme incurable d'Amina, qui parce qu'elle croit que son corps lui appartient doit le montrer ; sans doute n'a-t-elle que cela, n'est-elle que cela :

« Regarde ce qui se passe en Tunisie : Amina, cette gamine de dix-huit ans (18 !) qui a eu le tort de dénuder sa frêle poitrine et d'écrire dessus mon corps est à moi ! il est à moi ! et maintenant la voilà en prison, seule, isolée, maltraitée, accusée de pratiques sexuelles immorales et donc lesbiennes avec les autres prisonnières. Amina seule avec toute la Tunisie contre elle. »¹⁷

Le monde musulman n'a malheureusement pas atteint la maturité culturelle et de croyance nécessaire pour ignorer un tel acte - uniquement provocateur - et lui témoigner le silence de l'indifférence et l'inattention de l'insignifiance. Et l'effet Amina deviendrait pitoyable, à ajouter aux nombreuses gesticulations irresponsables.

Sans doute écrit prioritairement pour l'Occident, « *Printemps* » ballotte Teldj héroïne improbable - encore plus improbable étant native de Mchounèche indûment traité étymologiquement, architecturalement, climatiquement - au gré d'événements historiques ingrats, incompréhensibles, sanglants et

malheureux où aucun bourgeon ne fleurit. Homosexuelle, enseignante universitaire de littérature érotique féminine, multi championne du 400 m. haies et donc rompue à l'endurance, émancipée, Teldj s'inscrit foncièrement aux antipodes de sa culture et de sa religion. Elle boit :

« Elle les imaginait, alors qu'elle en était à sa troisième vodka, acariâtres, revêches, simulateurs, affectés mais merveilleux quand même ! » « Dès la fin de son adolescence déjà, elle ne se livrait à ce genre de critique que lorsqu'elle discutait avec son père autour d'une bière (elle aimait la bière) qui pouvait durer plusieurs heures. »¹⁸

Elle veut consommer du porc là où les natifs ne veulent plus en prendre et alors qu'ils n'observent aucune restriction alimentaire, s'insurge même contre cet état de fait :

« (...) Teldj, en voyage à Barcelone, ne put y déguster une paella avec de la viande de porc. Elle se rendit compte que tous les restaurants de la ville avaient banni la charcuterie et les viandes de porc de leur paella. »¹⁹

Le lecteur occidental – déjà bien engoncé dans une homophobie patiemment forgée depuis des décennies – se délectera de cette estocade :

« Plutôt une sorte de mélange de plusieurs odeurs moisies : champignons pourris ou alacrité aigre filtrant des corps rachitiques des lecteurs de Coran et de leurs habits crasseux et loqueteux et – même – de leurs voix aiguës ou graves, psalmodiant en tous cas ou – plutôt – minaudant comme pour récolter quelques regards pleins de pitié ou de compassion ou de promesses charitables. »²⁰

Quand cette homophobie très restreinte, limitée, est gratuitement dirigée vers une communauté déterminée, cet écrit - censé appartenir à cette vénérable discipline de la promotion de l'esprit, du savoir, de la vérité, de l'enthousiasme -, chute dans le mépris et s'enrobe de fiel.

La fiction est permissive, tant et si bien que dans « *Printemps* » se sont glissés quelques manquements à cette encyclopédie maximale chère à Umberto Eco, renfermant la fiction, mais aussi la réalité, celle de l'auteur autant que celle des lecteurs, le passé aussi bien que le futur. En effet Rachid Boudjedra, partant de Mchounèche, sans doute par association phonétique affirme, sans nuances :

Paradigmes

N° 04 – janv.

2019 | **38**

Ne sachant certainement pas que Mchounèche est la version arabisée de *Himsounine*, pluriel de *hamsoune*, qui signifie paradis. Dans cette béance de

« Elle était née (...) [dans] ce village au nom chuintant (Mchounèche = abricotiers en berbère). »²¹

l'inexactitude, se sont engouffrées d'autres infractions. Il n'y a jamais eu de fournil à Mchounèche, pas plus que de maisons aux toits en tuiles :

« C'est dans cette région montagneuse du pays qu'on produisait les meilleurs abricots qu'on faisait sécher, l'été, à même les tuiles brûlantes (...) des maisons berbères (...) »²²

Cette même fiction permissive fait naître Teldj, l'héroïne, deux fois, nécessairement à des dates différentes :

« Elle était née en plein hiver (le 1^{er} janvier 1984) pendant une terrible tempête de neige. (Et c'est pourquoi ses parents l'avaient prénommée Teldj = Neige !) »²³

Il faudrait, toujours en conformité avec cette encyclopédie maximale, rappeler fermement qu'il n'a jamais neigé à Mchounèche et qu'il n'y neigera probablement point de sitôt. Le village, à une trentaine de kilomètres de Biskra, abrite des palmeraies, et alentour les paysages, lunaires, font penser beaucoup plus à l'aridité du grand sud qu'aux cimes enneigées des montagnes plus en amont au nord. Curieusement, là aussi le glissement linguistique vers l'arabe devient irrésistible. Il est vrai que personne n'a encore nommé un enfant Adhfel, neige en berbère, mais cela viendra peut-être. Ailleurs, la date de naissance avance d'une année : *« Née en 1983, j'avais à peine douze ans (...) »²⁴*

Plus loin la même date de naissance recule d'un mois : *« Elle était née (...) en plein hiver un 31 janvier (1984) (...) »²⁵*

En outre Teldj, née en 1984 ou en 1983 ne peut avoir trente ans en 2011 : *« Elle avait exactement trente ans. C'était, donc, à Shanghai en 2011. »²⁶*

L'érudition se devait sans doute d'être attentive à ce genre de données, car le vraisemblable demeure indispensable à l'œuvre qui se donne un adossement réaliste, des repères spatio-temporels vérifiables, existants, connus, affectifs même pour beaucoup de lecteurs potentiels.

Mais de quelle utilité est Teldj pour l'esprit, la réflexion, la littérature, l'écriture ? Servirait-elle de quelque manière que ce soit ces mouvements populaires de protestations grégaires et anarchiques où les inimitiés à peine déguisées menacent déjà des entités fragilisées par des éternités de gabegie ? De quelle conscience politique fait-elle preuve ? Est-elle consciente d'autre chose que de cette confrérie de cloportes qu'elle côtoie, ces bruyants et anonymes voisins occidentaux, Ali l'arpenteur, occupé à mesurer les artères d'Alger, dans tous les sens, avec la méticulosité de l'obsession et de l'inconscience et de

l'exactitude maniaques, Benjy qui meurt, sans avoir vraiment vécu, ni prononcé une parole intelligible, pareil à ces peuples vociférants et infantiles. Piètre héroïne imaginée par l'enfant terrible de la littérature algérienne d'expression française : dans ce contexte de mouvements de révoltes et de désobéissances populaires jamais atteints auparavant !

Toute bonne littérature vainc, triomphe de l'épreuve du temps. Que dira la postérité d'une œuvre pareille ? Qui se souviendra de Teldj, sans descendance, sans ambition, sans épaisseur, sans réalisation aucune, ni réflexions personnelles – si ce n'est une autre traduction du roman de William Faulkner, *Le bruit et la fureur* – ballotée par de tristes événements destructeurs, anarchiques, violents pour être violents, haineux sans conscience, sans projets, sans organisation ni objectifs. De *Printemps*, que diront les générations futures qui apprendront que la littérature est un dire intenté au silence, une parole brandie devant l'ignorance, une sculpture contre l'oubli et le dénigrement ?

Même dans la fable la plus délirante, l'héroïne ne fait pas le poids. Son existence littéraire revient à cette incompréhensible vérité humaine : On ne parle jamais des êtres vertueux et on dresse des monuments de ceux qui ne le sont point.

Mais trêve de recherches pointilleuses et que la question intellectuelle, critique, psychanalytique, éminemment moderne, fondamentalement abstraite, littéraire, digne de débats, soit posée : pourquoi cette obsession pour le mûrier ?

Principales références bibliographiques

- 1- TODOROV, Tzvetan : *Les genres du discours*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 21.
- 2- BOUDJEDRA, Rachid : *Printemps*, Alger, Barzakh, 2014, p. 12.
- 3- Ibid., p. 13-14.
- 4- Ibid., p. 35.
- 5- Ibid., p. 32.
- 6- Ibid., p. 33.
- 7- Ibid., p. 31.
- 8- Ibid., p. 33.
- 9- Ibid., p. 110.
- 10- Ibid., p. 146.
- 11- Ibid., p. 145.
- 12- Ibid., p. 96.
- 13- ECO, Umberto, *Six promenades dans les bois du roman et d'ailleurs*, Paris, Grasset, 1996, p. 123.

- 14- BOUDJEDRA, Rachid : *Printemps*, Alger, Barzakh, 2014, p. 12.
- 15- Ibid., p. 169-170.
- 16- Ibid., p. 264.
- 17- Ibid., p. 264.
- 18- Ibid., p. 154-155.
- 19- Ibid., p. 276.
- 20- Ibid., p. 278-279.
- 21- Ibid., p. 249.
- 22- Ibid., p. 249.
- 23- Ibid., p. 18.
- 24- Ibid., p. 174.
- 25- Ibid., p. 249.
- 26- Ibid., p. 34.

Pour citer cet article :

Saïd SAÏDI, « *Printemps*, l'automne scripturaire de Rachid Boudjedra », *Paradigmes* 2019/4 (n° 04), p. 29-41.